

Intérieur extérieur

Photos Philippe Maeder

Quatre artisans dans l'intimité active de leur atelier vaudois

Quelle que soit la matière qu'ils travaillent, tous les métiers d'art perpétuent des traditions ancestrales t



Jérôme Bonneville, joaillier-gemmologue

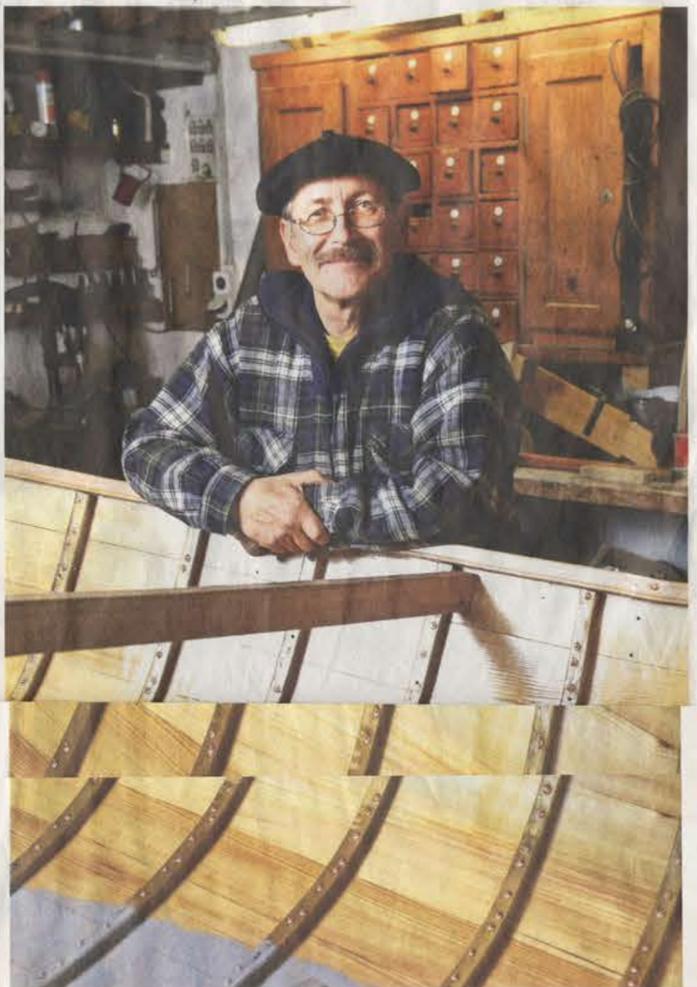
Pour entrer dans la boutique-atelier de Jérôme Bonneville située dans le quartier branché de Saint-Pierre à Lausanne, il faut montrer patte blanche. On a l'impression de pénétrer dans un très joli coffre-fort, dont les trésors brillent surtout en vitrine. Au moins cinquante nuances de bleu se marient à la perfection avec l'éclat des diamants. Les caméras de surveillance et le système de sécurité de la porte d'entrée attestent de la valeur des pierres fines et autres métaux que ce Meilleur Ouvrier de France (MOF) - non, il n'a pas piqué la veste de son papa cuisinier gastronomique - travaille avec passion, patience et précision. Originaire du Mans, Jérôme Bonneville a toujours été attiré par les pierres. «Mes parents m'emmenaient à Megève et je rentrais souvent avec quelques cristaux ou des œufs en malachite vendus dans les magasins de souvenirs. Je crois que ce qui me fascinait, c'est le fait que des éléments chimiques cristallisent. En plus, je suis un grand fan d'Indiana Jones, donc la partie «chasse au trésor» ne m'a jamais laissé indifférent.» Il termine des études classiques avant de faire un stage chez un joaillier local qui l'engage comme apprenti et lui donne le goût des concours. Sa formation en joaillerie prendra six ans, et il en suivra une autre de gemmologie sur un an. «Entre les cours à Anvers, je suis parti trois mois au Sri Lanka pour me faire des contacts, pour aller dans les mines et pour



apprendre la taille sur place.» Aujourd'hui, le temps lui manque malheureusement pour retourner acheter des pierres directement dans les mines en Thaïlande ou en Tanzanie avant de les sublimer dans son atelier. «J'aime l'aspect créatif de la transformation de la matière première. Le challenge des lignes, du sertissage...» N'en déplaît à celui qui parle des pierres comme de femmes - ses favorites sont la spinelle, la tsavorite et le diamant lime -, l'objet le plus fascinant de toute sa boutique ne brille pas de mille facettes: c'est son cahier de croquis, où des dizaines de bagues prennent forme sous le trait de son crayon, fruits des discussions avec ses clients qui lui commandent des pièces uniques. **Thérèse Courvoisier**



Une création appelée Hepta «puisque cette topaze australienne a sept côtés.»
Le boccil, qui est en fait un porte-scie en métal.



Jean-Philippe Mayerat, constructeur naval

Pousser la porte du chantier naval de Jean-Philippe Mayerat, en plein cœur de Rolle, fait dresser le nez et l'oreille. Ici, dans ce joyeux bric-à-brac de pièces récupérées et de vieux gréements, l'odeur du bois s'y mélange à celle du vernis. Le raclement du ponçage («un tiers de notre travail») et le chuintement de la scie sont soudain couverts par la voix du maître des lieux, bavard impénitent dès qu'il s'agit de partager la passion qui l'habite. Avec humour et gentillesse, il remonte aussi le fil de l'histoire pour retrouver la trace des anciennes barques qu'il restaure. «Je n'aime pas la compétition ou la régatage, quand je navigue, j'ai le temps. Je voulais un métier qui prolonge le plaisir du vent, loin des contingences du monde.» Tombé dans le métier à 17 ans, il a ouvert son propre chantier il y a trente-trois ans. «Il y avait un plan de quartier qui devait se développer. Le propriétaire m'a dit que je pouvais m'installer ici deux ou trois ans avant les travaux. Maintenant, le plan est enfin abouti, rigole-t-il. On va donc devoir partir un jour ou l'autre dans les prochaines années. Le problème, c'est qu'on ne pourra sans doute plus se payer une telle surface pour travailler. Que deviendra-t-on?» A 60 ans, «Mayu» ne s'en fait pas trop pour lui. «C'est un peu un luxe d'avoir continué uniquement dans le bateau en bois. Ma chance, c'est que j'ai de petits besoins. Mais mon successeur devra



sans doute aussi faire du plastique pour s'en sortir. Parce qu'on peine à facturer le prix réel: pendant qu'on pose un seul bordage, nos collègues réalisent toute une coque en polyester.» Avec son apprenti (son dixième) et parfois un stagiaire, l'artisan suit le rythme des saisons. «Au printemps, on prépare les bateaux. A l'été et à l'automne, on les répare. Et, en hiver, on en fabrique un, quand nous avons une commande.» Celle dont il se rappelle avec émotion, c'est cette baleinière de 10 m commandée par le Sauvetage de Saint-Prex. Ce printemps, ils terminent une barque aviron en mélèze et acajou, qui leur a pris trois mois de travail à deux. **D.MOG**



La barque qui sont en train de terminer «Mayu» et son apprenti est vernie.
Le robot écreuil permet les formes les plus folles.

Intérieur extérieur

Quatre artisans dans l'intimité active de leur atelier vaudois

les adaptant au monde moderne. Petites visites avant celles organisées pour vous les 15, 16 et 17 avril



Ariane Delabays, modiste

Passé le seuil de la boutique-atelier Cheapeu en Tête, à la rue du Tunnel, à Lausanne, émerge un monde qui semble surgir d'un autre temps. Tout comme le nom de la profession d'Ariane Delabays: au terme de chapelière, elle préfère le vrai, celui de modiste. «Il vient de l'époque où les femmes portaient toutes de longues robes noires, et où le style était défini par le chapeau.» Aujourd'hui, rares sont encore les habiles mains qui confectionnent des couvre-chefs sur mesure. La Chau-de-Fonnière d'origine formée à Boston puis à Genève chez Grégoria Recio a toujours créé habits et chapeaux. Au rez-de-chaussée, des prototypes plus ou moins extravagants Ariane Delabays crée aussi pour la scène, et notamment pour le Ballet Béjart - font galoper l'imagination. Car on vient ici en vue d'une grande occasion, souvent un mariage. Mais aussi pour trouver l'accessoire de ses rêves à porter au quotidien. A l'étage se dévoilent les secrets de fabrication. Outre une impressionnante rangée de ciseaux et divers patrons figurent des outils aux noms charmants, telle la marotte. Cette tête en bois suffisamment tendre pour y piquer des épingles est recouverte de tissu, et sert de support pour créer à main levée. Pour d'autres créations, il s'agit de façonner le tissu sur des formes en bois. A l'aide d'une machine à vapeur, d'un fer à repasser vintage et d'une patte mouillée, la modiste étire et resserre le feutre pour qu'il épouse parfaitement



le moule. Complexe, l'opération peut prendre plusieurs heures, comme pour ce modèle en accordéon. Les formes, elle les dénêche à Paris ou en Angleterre, car le métier de formier aussi se perd. Les structures de bois contribuent à faire naître capelines, hauts-de-forme ou encore des hybrides, comme ce borsalino avec une visière de casquette. «Ce qui m'inspire, c'est de déstructurer et de restructurer la matière. Je lisse, je tire, c'est très différent du travail de couturière.» Quant à la décoration des modèles les moins sobres: plumes, rubans et fleurs en tissu, façonnées à l'aide de moules permettent toutes les extravagances. **Caroline Rieder**



Un chapeau créé avec des broderies indiennes.
La modiste trouve ses formes en bois à Paris ou en Angleterre.



Béatrice Lipp, peintre en décors de théâtre

Après avoir rencontré Béatrice Lipp, on ne regardera plus jamais un décor de théâtre de la même manière. Car peindre pour la scène, c'est faire les choses en grand. Qu'il s'agisse d'un sol formé d'entrelacs complexes comme celui qu'elle avait réalisé pour *Lakmé* à l'Opéra de Lausanne, ou d'une toile dans la lignée déconstructiviste comme celle qui sera dévoilée dans le final de *La prose du Transsibérien* et de la petite *Jehanne de France*, dès le 13 avril à l'Oriental-Vevey. D'ailleurs, dans l'atelier de Béatrice Lipp, aussi situé à Vevey, les outils sont surdimensionnés: pinceaux de plus d'un mètre, règle en bois à l'avenant et même une... sulfateuse. L'élément le plus grand, la toile, n'entre d'ailleurs pas dans le local. La peintre se déplace dans les ateliers de construction des théâtres, fourmi travailleuse perdue dans l'immensité du décor. Car à partir d'une maquette qui n'est souvent pas plus grande qu'une feuille A4, elle doit reproduire le motif sur des dizaines, voire des centaines de mètres carrés. Toutes les toiles se peignent par terre. Une fois le tissu fixé au sol commence alors la «bataille navale»: la superficie est divisée en de nombreux carrés identifiables avec un chiffre et une lettre. Béatrice Lipp reproduit alors, à l'échelle, d'abord avec un fusain fixé au bout d'un bambou puis ensuite au pinceau, ce qui a été dessiné sur la maquette. «Parfois le scénographe a une idée très précise, parfois non. Je précise d'abord toujours ses intentions.»



Celle qui exerce en indépendante depuis vingt-cinq ans aime toujours autant faire exister en grand ce qui a été pensé en taille réduite. «J'adore ce défi, et le fait que ce ne soit jamais deux fois pareil.» Car les solutions s'inventent au fur et à mesure. «Pour Expo.02, on avait trempé des draps dans d'immenses bidons, puis on les avait lancés pour reproduire l'effet voulu.» Un vrai travail d'artisan car ils sont peu à en vivre. L'école qu'a suivie Béatrice Lipp à Genève n'existe plus. Un apprentissage subsiste, avec des cours à Berne, et la profession est concurrencée par les impressions numériques. «Mais l'effet n'est pas le même. Les pigments avec lesquels nous élaborons nos couleurs leur donnent une transparence unique.» **C.R.**



Les motifs peints sur du tulle sont transparents, sauf lorsque le rideau noir est tiré.
Indispensable, le pinceau géant permet de remplir les contours tracés au fusain.